Aujourd'hui en France
Mercredi 17 juin 2026 • N° 8970

L'édito
Benoit Lallement
Rédacteur en chef

Quelle plaie !

Il est partout, et maintenant presque tout le temps. On l'a aperçu jusqu'en Islande. Et s'il sévit davantage l'été, le voir ou l'entendre rôder en plein hiver n'a désormais plus rien d'extraordinaire. On le sait piquant, on le dit volontiers agaçant, voire exaspérant. On ne mesure pas toujours qu'il est, probablement, l'animal le plus dangereux au monde. Tellement plus que ces bêtes sauvages qui nous terrorisent, du requin blanc à la lionne, en passant par le tigre, le vrai, pas celui qui désigne l'une des espèces de ce satané insecte qui déferle sur nos villes et nos campagnes.

Oui, le moustique tue. Et beaucoup. Par les maladies qu'il transmet, surtout le paludisme dont il est l'unique vecteur, il est à l'origine de près d'un million de morts chaque année. Une fois ceci écrit, on espère que les chercheurs de l'Institut Pasteur et d'ailleurs trouveront vite une manière de le rendre inoffensif, voire de l'éradiquer, n'en déplaise à certains. D'autant que le moustique, pas inutile écologiquement, n'a aucune fonction qu'il soit, dans la nature, le seul à remplir.

En attendant, on fait avec. Et vous conviendrez que s'ils ne nous rendent heureusement pas tous gravement malades, le tigre et le *Culex*, les deux familles qui ont « colonisé » l'Hexagone, peuvent nous pourrir la vie. Chacun a sa méthode « pseudo-scientifique », son truc « de grand-mère » ou sa recette « miracle », mais personne ne sait vraiment comment se protéger hyper efficacement.

En espérant que ces petites bêtes ne nous gâchent pas le plaisir et le bonheur de savourer, sans devoir nous gratter, les guetter ou les chasser, la Coupe du monde de Kylian Mbappé et des Bleus…

LYDIA/WEB-DORIGAN

Paris (XVe), le 18 mai. À l'Institut Pasteur, les chercheurs tentent de mieux comprendre les mécanismes de transmission des virus par les moustiques.

Moustiques
La crainte d'une saison record

Avec le retour de la canicule et des orages, ils prolifèrent, parfois porteurs de virus comme la dengue ou le chikungunya. Et cette année, ils sont en avance !

Nicolas Berrod

ANTOINE ne s'y attendait vraiment pas. En week-end à Nantes (Loire-Atlantique) pour la Pentecôte, ce Parisien de 44 ans s'est retrouvé dans sa chambre d'hôtel, le soir, en compagnie d'un… moustique-tigre, reconnaissable à ses zébrures blanches. « Je ne croyais pas possible d'en voir ici. Pour moi, c'est surtout dans le sud de la France… »

De fait, ce petit insecte est progressivement remonté dans la moitié nord du pays depuis vingt ans. La faute, notamment, au réchauffement climatique. Et ce n'est pas la canicule des prochains jours qui va arranger les choses, les conditions seront au contraire optimum pour le développement des larves.

Le moustique-tigre a désormais colonisé au moins une commune de quasiment chaque département, dont celles de la métropole de Nantes. Ce redoutable nuisible ne vient pas seulement perturber votre sommeil, il peut aussi vous transmettre des maladies comme la dengue, le chikungunya et Zika. Les symptômes ? Fièvre, courbatures, plaques rouges sur la peau…

Des moustiques-tigres plus précoces

Plus de 500 cas importés de dengue – c'est-à-dire des malades contaminés en dehors de la France métropolitaine – et plus de 50 cas de chikungunya ont déjà été rapportés dans l'Hexagone depuis le début de l'année, dont respectivement 145 et 34 rien que depuis le 1er mai, indique Santé publique France dans son dernier rapport, paru le 10 juin. Un « nombre important » qui « augmente le risque d'apparition de cas autochtones sur le territoire », prévient le ministère de la Santé.

Il s'agit cette fois des malades contaminés dans l'Hexagone par piqûre d'un moustique lui-même porteur du virus après avoir piqué un malade (généralement un cas importé). « Il n'y a pas davantage de moustiques-tigres qu'au cours des printemps précédents, mais la saison a débuté plus tôt que d'habitude, donc cela risque d'influencer leur nombre à la hausse en milieu et fin d'année », anticipe Guillaume Lacour, entomologiste médical et responsable scientifique pour la société Altopictus.

L'année dernière a été largement record s'agissant du « chik » : plus de 800 cas autochtones, du jamais-vu en métropole. La raison ? L'épidémie à la Réunion et le grand nombre de voyageurs rentrés dans l'Hexagone en étant porteurs du virus, avant d'en contaminer d'autres indirectement. Trente cas autochtones de dengue ont aussi été recensés, loin du record de 83 cas atteint en 2024.

Qu'en sera-t-il ces prochains mois ? « Il y aura assurément moins de cas autochtones de chikungunya en 2026 qu'en 2025 et il y aura, comme chaque année désormais, des foyers autochtones de dengue, mais les prévisions sont particulièrement complexes en raison du contexte géopolitique », avance Guillaume Lacour. Par exemple, la hausse du prix des carburants et son impact sur celui des billets d'avion pourraient inciter certains Français à éviter des zones lointaines où le virus est endémique, et donc réduire le risque de le ramener sur notre sol.

Le redoutable virus du Nil occidental

Le moustique-tigre n'est pas le seul à nous menacer en été. Celui classique, baptisé *Culex*, circule déjà un peu partout, y compris dans les grandes villes de la moitié nord. Lui peut notamment transmettre le virus du Nil occidental, un pathogène méconnu mais redoutable. Le plus souvent asymptomatique, il peut aussi provoquer des formes neurologiques graves. L'an dernier, 62 cas autochtones ont été recensés, trois personnes en sont même mortes.

Le virus « confirme son extension en France hexagonale » et « cette expansion vers le nord concerne l'ensemble de l'Europe », souligne Santé publique France. L'Île-de-France a même été touchée pour la première fois en 2025, avec 19 malades recensés.

SCIENCES | À la recherche de l'arme antiprolifération

Jila Varoquier

IL FAUT PASSER un premier sas, très froid, à peine 4 °C. « À cette température, ils sont endormis », nous explique Rachel Bellone, spécialiste des moustiques. Puis franchir une porte et deux rideaux de moustiquaires en quinconce, pour arriver dans une minuscule salle. L'ambiance est tropicale : 28 °C et 70 % d'humidité : « Le temps idéal pour lui », assure la chercheuse. Sur les étagères, les moustiques, venus des quatre coins de la Terre (Brésil, Haïti, Chine…) attendent là, les pattes collées à la paroi des boîtes vitrées qui les renferment.

Dans la pièce suivante, deux autres scientifiques observent les larves et les nymphes, premiers stades de vie. Sortes de minuscules vers de terre, dansant à la surface de leur bocal d'eau, qu'on imagine aisément passer inaperçus dans la nature.

Contaminations en cascade

C'est ici, dans les sous-sols de l'Institut Pasteur (Paris XVe), que l'on tente de mieux comprendre ces insectes, notamment comment ils transmettent les maladies. Au-delà des nuisances au quotidien, le moustique est considéré comme l'un des animaux les plus dangereux au monde en raison des maladies qu'il transmet : paludisme, dengue, Zika, chikungunya, virus du Nil occidental et bien d'autres qu'il inocule, discrètement, sans se faire entendre ni sentir de sa proie. « On regarde par exemple le temps dont il a besoin pour être infecté », détaille Rachel Bellone.

En ingérant du sang, le moustique va aussi ingérer le virus. Ce dernier infecte les cellules du tube digestif de l'insecte puis les glandes salivaires. À l'occasion d'un nouveau repas, il va ainsi contaminer un humain. « Ce processus met plus ou moins de temps selon la maladie : une semaine pour la dengue, quatorze jours pour Zika », poursuit la chercheuse.

Depuis janvier 2025, l'Institut Pasteur a posé 105 pièges, que les scientifiques relèvent deux fois par mois pour analyser les excréments des moustiques. En cas de présence d'un virus, ils préviennent les autorités sanitaires.

Diverses expérimentations servent aussi à espérer trouver d'autres pistes que les insecticides pour contenir leur prolifération. De récentes études indiquent que certaines espèces – comme les bactéries avec les antibiotiques – commencent à développer des résistances aux produits chimiques.

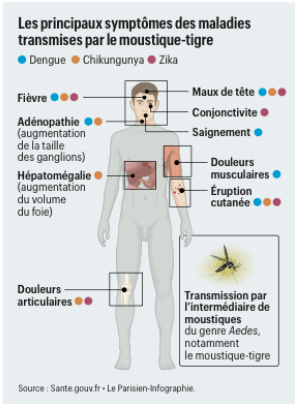
Le largage de mâles stérilisés est une option, « mais ces derniers sont moins résistants que les autres, donc l'efficacité est relative », explique Rachel Bellone. On peut aussi les infecter volontairement avec la bactérie *Wolbachia* : « Les virus sont comme neutralisés, le moustique n'a rien à transmettre. Mais, là encore, les recherches sont embryonnaires… »

Pas encore de vaccin contre la dengue

Sur le terrain, acteurs publics ou privés tentent aussi des actions. Le Club Med vient d'annoncer un partenariat avec la société Biogents pour tester des pièges dans deux de ses sites. Des applications comme Zzzapp aident à agir, notamment contre les eaux stagnantes.

Pour s'épargner les piqûres, quelques conseils à combiner montrent une efficacité, mais jamais à 100 % : outre les répulsifs physiques, porter des vêtements amples, longs et plutôt clairs, poser des moustiquaires aux fenêtres. Un ventilateur peut désorienter le vol des insectes. Les pièges à UV ont une utilité. Sachez qu'il n'existe pas encore de vaccin préventif contre la dengue, mais celui contre le chikungunya peut être proposé aux personnes à risques en outre-mer. **N.B.**

18
cas de Zyka ont été recensés l'an dernier en France, contre plus de 2 400 pour le chikungunya



VIRUS | Zika, le moins connu mais le plus dangereux

UNE MENACE peut en cacher une autre ! Avec ses zébrures caractéristiques, le moustique-tigre est désormais bien connu des Français. Le petit insecte, désormais présent dans quasiment tout l'Hexagone, transmet des maladies comme la dengue et le chikungunya, de plus en plus fréquentes en France métropolitaine.

Un autre virus qu'il peut transporter, Zika, « est plus inquiétant car il est beaucoup moins connu », prévient le virologue Yannick Simonin. « Il était même quasiment inconnu jusqu'en 2016, quand l'Organisation mondiale de la santé a mis en place des programmes massifs de financements », ajoute-t-il.

Des signaux d'alerte en provenance d'Asie

L'année dernière, près de 2 400 cas « importés » de chikungunya de retour d'une zone endémique, autant de malades de la dengue, et seulement 18 infectés par Zika ont été recensés en France. Ce dernier virus est aujourd'hui davantage transporté par les moustiques du genre *Aedes aegypti*, assez peu présents en France métropolitaine, que par les tigres (*Aedes albopictus*). Cela explique sûrement pourquoi il touche beaucoup moins de monde pour le moment. « Mais il pourrait s'adapter au moustique-tigre, et nous avons depuis l'an dernier des signaux montrant plus de cas de Zika que d'habitude dans certains pays étrangers, notamment en Asie », prévient Yannick Simonin.

C'est d'ailleurs à leur retour d'Indonésie que 11 personnes contaminées ont été recensées en France entre juillet 2025 et mars 2026, dont quatre depuis le début de l'année, d'après le Centre européen de prévention et de contrôle des maladies (ECDC). Celui-ci appelle les médecins à « envisager une infection par le virus Zika chez les voyageurs revenant d'Indonésie et présentant des symptômes cliniques compatibles ».

Vigilance accrue pour les femmes enceintes

Les premiers troubles sont semblables à ceux des autres arboviroses que sont la dengue et le chikungunya : syndrome grippal, maux de tête, apparition de boutons sur le corps, etc. Mais il y a des symptômes spécifiques au virus Zika, comme des conjonctivites. « C'est un virus qui a la particularité d'avoir un tropisme oculaire assez marqué », pointe le spécialiste.

Ce pathogène est aussi particulier car il peut se transmettre de deux façons : par piqûre de moustique lui-même contaminé après avoir piqué un malade, mais aussi lors de relations sexuelles. Zika peut aussi passer d'une femme enceinte à son futur bébé, « avec des conséquences dramatiques comme des périmètres crâniens réduits, des complications neurologiques voire un avortement », décrit le virologue.

L'ECDC appelle d'ailleurs à porter « une attention particulière aux femmes enceintes et à celles qui envisagent une grossesse ». Quant à celles qui comptent voyager en zone épidémique, notamment dans l'hémisphère Sud, l'Institut Pasteur leur recommande « d'envisager un report de leur voyage ou de consulter préalablement un médecin pour être informées des complications pouvant survenir lors d'une infection ».